

PARDONNE-MOI D'ÉTÈINDRE LES ÉTÓSILES

Elara Vance



Pardonne-moi d'Éteindre les Étoiles

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Oraison du Silence	4
Chapitre 2 : Le Fantôme de la Logique	8
Chapitre 3 : Le Premier Adieu	12
Chapitre 4 : La Mémoire des Mains	15
Chapitre 5 : Les Murmures de la Nursery	19
Chapitre 6 : La Morsure du Vide	23
Chapitre 7 : Le Dilemme de Sirius	27
Chapitre 8 : Le Masque Brisé	31
Chapitre 9 : L'Agonie de la Lumière	35
Chapitre 10 : Le Dernier Interrupteur	39
Chapitre 11 : Pardonne-moi d'Éteindre les Étoiles	44
Chapitre 12 : Un Battement de Cœur dans le Noir	48

Chapitre 1

L'Oraison du Silence

L'air, dans cette enclave de cristal suspendue au-dessus du néant, possédait l'âpreté métallique de l'ozone, une saveur de foudre refroidie qui picotait l'arrière de sa gorge et s'insinuait jusque dans les pores de sa peau, là où la sueur séchée laissait un sillage de sel fin. Lyra Vance sentait le Nid de Verre frémir sous ses pieds, une vibration sourde, presque organique, comme si la station elle-même gémissait sous le poids de l'immensité noire qui pressait contre ses parois de silice. Sa main, marquée par les cicatrices argentées des brûlures de plasma, se glissa instinctivement dans la poche de sa combinaison trop large, cherchant le réconfort de la petite bourse en lin. Ses doigts effleurèrent les grains rugueux de la lavande séchée, et l'odeur monta brusquement, une bouffée de terre chaude, de jardins oubliés et de soleils d'été qui ne se coucheraient plus jamais, une fragrance si anachronique ici qu'elle lui fit l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. C'était le parfum de Léo, de ses cheveux ébouriffés lorsqu'il courait dans les herbes hautes, une vie entière contenue dans quelques débris floraux qui s'émiettaient sous sa pression désespérée.

Devant elle, par-delà la courbure impitoyable de la console, le Vide n'était pas une simple absence de lumière, mais une présence carnassière, une bouche d'ombre veloutée qui dévorait les constellations avec une lenteur obscène. Elle regardait les systèmes extérieurs s'éteindre, l'un après l'autre, non pas dans l'éclat d'une explosion, mais dans un étouffement silencieux, une suffocation cosmique qui transformait les soleils en charbons froids. C'était une vision d'une beauté terrifiante, un effacement chromatique où le violet profond des nébuleuses cédait la place à un noir absolu, une texture si dense qu'elle semblait vouloir aspirer jusqu'au reflet de ses propres yeux gris dans le vitrage. Elle percevait le passage du temps non plus par les chiffres qui défilaient sur les cadrans de nacre, mais par le rythme de son propre pouls, un

battement irrégulier qui cognait contre ses tempes, lourd de la certitude de ce qu'elle s'apprêtait à commettre.

Les douze ponts de lumière s'étiraient dans le lointain, des filaments d'or pur reliant les joyaux de l'Empire, des artères battantes où coulaient des milliards de vies, des rêves, des colères et des premiers baisers. Sous ses doigts, les commandes de la console étaient froides, d'une froideur minérale qui lui rappelait la pierre tombale, et chaque curseur qu'elle effleurait semblait peser le poids d'un monde entier. Elle imaginait la sensation du gel qui allait bientôt s'abattre sur ces planètes, la morsure soudaine de l'espace qui transformerait l'air des poumons en éclats de verre, le silence qui s'installerait dans les rues bondées des capitales impériales, une pétrification instantanée de l'histoire humaine. Quarante milliards d'âmes, dont elle pouvait presque entendre le murmure collectif, une rumeur d'océan lointain qui s'amplifiait dans son esprit jusqu'à devenir un hurlement sourd, une oraison funèbre qu'elle seule était capable de scander.

Elle ferma les yeux un instant, laissant la rugosité de la lavande entre ses doigts la ramener vers le centre de son univers, vers cette petite chambre stérile au cœur de l'Arche d'Éos où Léo reposait. Elle pouvait sentir, par le biais des capteurs haptiques de sa combinaison, la pulsation régulière du caisson de cryogénie, ce petit moteur qui battait la mesure de la survie de son fils. C'était une chaleur fragile, un petit foyer de vie qu'elle protégeait du creux de ses mains contre l'hiver définitif de la réalité. Pour que ce petit cœur continue de heurter doucement sa cage thoracique, pour que le sang continue de circuler dans ces veines bleutées sous une peau de porcelaine, elle devait sectionner les liens, éteindre les étoiles, plonger les douze systèmes dans un oubli sans retour. La logique de l'univers était une comptable sans visage, exigeant un sacrifice d'une démesure telle que la raison même s'en trouvait brisée, laissant place à une émotion brute, animale, une tendresse de louve prête à dévorer le monde pour nourrir son petit.

L'ozone se fit plus piquant, une odeur de soufre et d'électricité statique qui faisait

dresser les fins cheveux sur sa nuque, signalant que l’algorithme de scellage était prêt, qu’il attendait son accord pour devenir le bourreau de la création. Le contraste était insoutenable entre la technologie froide, lisse, aux arêtes tranchantes de la station, et la fragilité organique de ses souvenirs, ce goût de lait et de miel qu'elle gardait sur la langue en pensant aux matins de Léo. Elle posa ses deux mains sur la surface tactile, sentant le verre vibrer contre sa chair, un dialogue muet entre la créatrice et sa machine de mort. Elle se revit, des années plus tôt, traçant les plans de ces mêmes portails qu'elle allait aujourd'hui déchiqueter, chaque ligne de code étant alors un espoir de communion, un pont vers l'autre, vers l'infini. Elle détruisait son œuvre de vie, l’édifice de son génie, pour ne laisser subsister que l’œuvre de son sang, cette minuscule étincelle de vie endormie dans le froid.

Une larme, lourde et chaude, glissa sur sa joue pour s'écraser sur le métal, une perle de sel qui semblait briller plus fort que les étoiles moribondes au-dehors. Lyra prit une inspiration profonde, cherchant dans le parfum de la lavande la force de ne pas s'effondrer, de rester cette statue de volonté nécessaire à l'horreur. Elle sentit le poids du Nid de Verre basculer, une bascule métaphorique autant que physique, alors que le Vide léchait déjà les premières strates de la station. Le silence qui venait n'était pas un vide, c'était une matière solide, une nappe de velours noir qui allait tout recouvrir, lissant les aspérités de la douleur, éteignant les cris avant même qu'ils ne soient poussés. Elle imaginait le dernier souffle des quarante milliards, une exhalaison de vapeur dans le noir, une brume de vie s'évaporant dans l'éternité pour que, dans le secret d'une soude pressurisée, un enfant puisse un jour se réveiller et respirer à nouveau.

Ses doigts se crispèrent sur les leviers de commande, la texture du lin dans sa poche devenant presque brûlante, un rappel charnel de sa trahison. Elle était la meurtrière de la lumière, la fossoyeuse des galaxies, et pourtant, dans l'intimité de sa poitrine, là où son propre cœur battait à l'unisson avec celui de Léo, elle ne ressentait qu'une paix terrifiante, celle des condamnés qui ont trouvé leur raison de mourir. Elle fixa le premier pont de lumière, une veine d'un or incandescent qui traversait le noir, et elle

sut que lorsqu'elle l'éteindrait, elle éteindrait une partie d'elle-même, laissant la place à une ombre aussi vaste que celle qui dévorait l'univers. Le Nid de Verre poussa un dernier gémissement, une plainte de métal et de rêve, alors que Lyra Vance, les yeux noyés de l'éclat des mondes mourants et les narines pleines de l'odeur de la lavande de son fils, commença à abaisser lentement les commutateurs, un par un, dans une danse macabre où chaque geste était une caresse et chaque seconde une éternité de silence.

Chapitre 2

Le Fantôme de la Logique

L'air dans la cabine de pilotage avait le goût métallique des fins de règne, une saveur de cuivre et d'ozone qui râpait la gorge à chaque inspiration, tandis que Lyra sentait, contre sa cuisse, le petit sachet de lavande séchée diffuser son parfum de jardin oublié, un vestige d'été terrestre qui luttait désespérément contre l'odeur de la mort imminente. Ses doigts, dont la pulpe était usée par le contact incessant des interfaces de verre et de silicium, tremblaient imperceptiblement lorsqu'elle effleura la surface froide de la console, une plaque de cristal noirci qui semblait absorber la chaleur de son sang, car ici, au sommet du Nid de Verre, tout n'était que soustraction, un lent dépouillement de la matière et du temps devant l'avancée inexorable du Rien. Elle ferma les yeux un instant, cherchant à retrouver dans le silence oppressant de la station le rythme lent, presque imperceptible, du cœur de Léo, ce battement sourd qui résonnait dans ses propres veines comme une ancre jetée dans l'abîme, mais le silence fut soudain déchiré par un grésillement statique, une déchirure de lumière bleutée qui fit vibrer les molécules d'air autour d'elle avec une violence électrique.

L'amiral Kaelen se matérialisa sous la forme d'un spectre de photons instables, sa silhouette oscillant entre la présence et l'absence, les bords de son uniforme galonné s'effilochant dans des volutes de lumière parasite qui sentaient le soufre et le court-circuit. Son visage, sculpté par des décennies de commandement et de deuils dissimulés, n'était plus qu'une topographie de rides profondes où l'angoisse s'était logée comme une poussière grise, et ses yeux, autrefois d'un bleu d'acier, ne reflétaient plus que le vide qu'il venait de traverser pour atteindre cette fréquence ultime. Sa voix lui parvint comme un murmure de sable sur du verre, une onde sonore déformée par la distance et par l'effondrement des relais de communication, mais le poids des mots qu'il prononça était si dense qu'il sembla faire gémir la structure

même de la station, ce squelette de métal et de rêve qui tenait encore bon contre l'obscurité.

« Le Vide a franchi la zone critique de la Bordure d'Opale, Lyra, il ne dévore plus seulement la lumière, il efface la mémoire des atomes, et si tu n'actives pas l'algorithme de scellage dans les prochaines minutes, l'Arche d'Éos ne sera plus qu'un souvenir de poussière dans une gueule sans fond. »

Lyra sentit une décharge de froid polaire remonter le long de sa colonne vertébrale, une sensation de givre interne qui figea ses poumons alors qu'elle visualisait, avec une clarté insupportable, le visage endormi de son fils, la douceur de sa joue contre le gel de stase, cette petite mèche de cheveux qui refusait de rester en place et qu'elle avait si souvent lissée du bout des doigts. L'odeur de la lavande devint soudain plus forte, presque étouffante, un rappel cruel de ce qu'elle s'apprêtait à sacrifier pour ce petit morceau d'humanité qui dormait dans le ventre de l'Arche, car activer le sceau ne signifiait pas seulement fermer une porte, c'était trancher les artères de lumière qui nourrissaient douze systèmes, douze berceaux de vie où des milliards d'êtres respiraient, aimaient et espéraient encore, sans savoir que leur fin était déjà écrite sous les ongles d'une femme seule au milieu des étoiles.

Elle regarda le spectre de Kaelen, cette illusion de commandement qui s'effritait devant elle, et elle vit dans ses yeux non pas une injonction, mais une supplique, le reflet d'un homme qui savait qu'il demandait à une mère de devenir la faucheuse de l'univers pour prix d'un seul souffle. Le Nid de Verre vibra de nouveau, un grondement sourd qui venait du plus profond des générateurs à plasma, une plainte organique qui ressemblait au râle d'une bête agonisante, et Lyra posa sa main sur le levier de commande, sentant la texture granuleuse du métal froid, une sensation si réelle, si tactile, qu'elle en eut la nausée. Chaque centimètre de sa peau était en alerte, sensible au moindre changement de pression, à la chute de température qui commençait à faire perler de la buée sur les cadrans, une buée qui masquait les chiffres, les transformant en spectres de données inutiles face à l'immensité du

désastre.

« Ils sont encore là, Kaelen, je sens leurs ondes, je sens la chaleur de leurs soleils qui traverse les ponts de lumière, comment puis-je leur demander de s'éteindre pour que mon fils puisse rêver un peu plus longtemps ? » murmura-t-elle, sa voix se brisant comme une branche sèche sous le poids de la neige, et elle goûta le sel de ses propres larmes qui roulaient sur ses lèvres, une saveur de mer et de regret qui était tout ce qui lui restait de sa propre innocence.

L'hologramme de l'amiral eut un spasme de lumière, son image se brouillant dans une spirale chromatique avant de se stabiliser sur un visage mangé par l'urgence, et Lyra crut entendre, derrière le bruit blanc des interférences, le cri silencieux de quarante milliards d'âmes dont le destin ne tenait qu'à la pression d'un index sur un capteur haptique. La logique, ce fantôme froid qui l'avait guidée pendant des années d'ingénierie, n'était plus qu'une ombre dérisoire, un concept abstrait face à la chaleur animale de son amour maternel, cet instinct viscéral qui lui hurlait que le reste de la création n'était qu'un décor négligeable si Léo devait cesser de respirer. Elle inspira profondément, l'air chargé de poussière et d'histoire, et elle sentit le sachet de lavande contre sa peau, un petit poids qui pesait désormais plus lourd que toutes les planètes qu'elle allait condamner à la nuit éternelle.

Ses doigts se refermèrent sur le commutateur, la sensation du mécanisme qui s'enclenche, ce petit déclic métallique qui résonna dans ses os comme le coup de grâce d'un bourreau, et elle vit, sur les moniteurs de contrôle, la première veine de lumière d'or commencer à pâlir, à perdre de sa substance, comme un fleuve de feu que l'on viderait de son sang. La lumière qui baignait la station changea de teinte, passant d'un ambre chaleureux à un bleu sépulcral, une clarté de linceul qui révélait la poussière dansant dans l'air, chaque grain de matière semblant hurler sa peur avant d'être englouti par le silence qui arrivait. Lyra ne regardait plus Kaelen, elle ne regardait plus les écrans, elle fixait l'obscurité qui s'épaississait derrière les baies vitrées, une noirceur si totale, si parfaite, qu'elle semblait avoir une texture de velours,

une peau de néant qui venait caresser le verre du Nid avec une douceur terrifiante.

Elle sentit son cœur battre un coup, puis deux, une cadence irrégulière qui cherchait à s'aligner sur celle de son fils, là-bas, dans les profondeurs de l'Arche, et à cet instant, elle ne fut plus l'ingénieure prodige, ni la meurtrière de lumière, elle fut simplement une chair qui souffre, une conscience qui s'effondre sur elle-même sous le poids d'un crime si vaste qu'aucune langue ne pourrait jamais le nommer. Le parfum de la lavande sembla exploser une dernière fois dans ses narines, une fragrance de vie, de terre mouillée, de draps propres et de rires d'enfants, avant d'être balayé par le souffle glacé du Vide qui s'engouffrait dans les brèches de la réalité, là où les ponts avaient été rompus, laissant la place à une paix atroce, celle des tombes que l'on ne fleurira jamais.

« Pardonne-moi, mon petit cœur, pardonne-moi d'avoir éteint les étoiles pour que tu ne sois pas seul dans le noir », souffla-t-elle dans le vide de la cabine, tandis que l'hologramme de Kaelen se dissolvait définitivement dans un dernier soupir d'électricité, laissant Lyra Vance seule avec le goût de la cendre dans la bouche et la vibration d'un univers qui s'éteignait, un interrupteur après l'autre, dans la paume de sa main.

Chapitre 3

Le Premier Adieu

Le métal de la console était une morsure sous la pulpe de ses doigts, une surface d'un froid absolu, presque liquide, qui semblait vouloir aspirer la moindre calorie de son sang pour nourrir les circuits affamés du Nid de Verre. Lyra sentait, à travers la paume de sa main droite, la vibration sourde et rythmée du réacteur, un battement de cœur mécanique qui résonnait jusque dans ses dents, une pulsation qui lui rappelait sans cesse qu'elle était encore en vie dans ce tombeau de verre et d'acier. Dans la poche de sa combinaison trop grande, là où le tissu frottait contre sa hanche, le petit sachet de lavande séchée exhalait un parfum entêtant, une odeur de terre chaude, de soleil d'été et de draps propres qui heurtait violemment l'atmosphère stérile de la station, chargée d'ozone et de cette senteur métallique, âcre, que dégage l'électricité quand elle sature l'air. Elle ferma les paupières un instant, cherchant à se noyer dans cette fragrance de Provence, à imaginer le bruissement des tiges violettes sous le vent, mais le goût de la cendre était déjà là, envahissant, une amertume de cuivre qui tapissait sa langue et sa gorge, le goût même de la trahison.

Devant elle, par-delà la verrière immense qui s'ouvrait sur l'abîme, le pont de lumière de Vega s'étirait comme une veine d'argent pur, une soie luminescente qui brodait le noir de l'espace et reliait des mondes dont elle pouvait presque sentir la chaleur, des cités où les gens s'aimaient, se disputaient et respiraient sans savoir que leur souffle ne tenait plus qu'à un fil. Elle posa ses mains sur les curseurs de découplage, sentant la rugosité familière des commandes, les petites encoches dans le plastique et le métal poli par des années d'usage, et elle eut l'impression de poser ses doigts sur la gorge même de trois milliards d'âmes. Le silence dans la cabine était si dense qu'elle entendait le passage de son propre sang dans ses tempes, un bruit de marée montante, sourd et inéluctable, tandis que ses yeux se fixaient sur le premier cadran, celui qui

portait le sceau de Vega, une icône qui clignotait d'un bleu doux, presque serein. C'était une teinte qu'elle aimait, la couleur des lagons de sa propre enfance, une promesse de fraîcheur et de paix, mais sous cette beauté apparente se cachait le mécanisme de la fin, la guillotine de lumière qu'elle s'apprêtait à laisser tomber.

Lorsqu'elle entama le mouvement pour abaisser le premier levier, la résistance fut physique, comme si l'air lui-même s'était changé en mélasse, comme si la réalité refusait de se laisser déchirer sans lutter. Elle dut peser de tout son corps, sentant ses muscles se tendre, ses tendons protester sous l'effort, et une goutte de sueur, salée et brûlante, perla sur son front pour venir mourir au coin de sa lèvre, lui laissant un goût de mer morte. À mesure que le levier descendait, le bourdonnement de la console changea de fréquence, passant d'un ronronnement de chat à un cri strident, une plainte ultrasonique qui lui vrillait les tympanes, et elle sentit une décharge de statique lui parcourir les bras, hérissant les poils de sa nuque. La rupture ne fut pas un bruit, mais un vide, une absence soudaine et terrifiante ; le pont de Vega, cette artère radieuse qui zébrait le cosmos, se mit à frémir, à s'effilocheur comme une corde de violon trop tendue qui finit par céder. Elle vit la lumière se briser en mille éclats, des fragments de pur blanc qui s'éparpillèrent dans le noir avant de s'éteindre, un à un, comme des braises jetées dans une eau glacée.

Le choc en retour la frappa en pleine poitrine, une onde de choc invisible qui lui coupa le souffle, une sensation de déchirure interne, comme si on lui arrachait un organe sans anesthésie, la laissant haletante et tremblante contre le bord de la console. Les écrans de communication, qui jusqu'alors affichaient des flux de données, des murmures de voix lointaines, des chants et des appels, devinrent soudainement muets, envahis par un grésillement de neige grise qui semblait dévorer le monde. Ce silence radio était plus lourd que n'importe quel cri, une chape de plomb qui s'abattait sur ses épaules, car elle savait ce qu'il signifiait : là-bas, dans le système de Vega, les soleils artificiels s'étaient éteints, les boucliers atmosphériques s'étaient dissipés et le gel éternel, ce froid absolu qui n'appartient qu'au néant, commençait déjà à figer les rivières, les forêts et les sourires. Elle imaginait l'odeur de l'air qui se raréfie, cette

sensation de brûlure dans les poumons quand l'oxygène vient à manquer, et elle se recroquevilla sur elle-même, ses mains agrippant désespérément le tissu de sa combinaison, cherchant à retrouver le parfum de la lavande pour masquer l'odeur de la mort qu'elle venait de semer.

Sa culpabilité n'était pas une pensée abstraite, mais une présence organique, un venin qui s'insinuait dans ses veines et rendait ses membres lourds, comme si elle était faite de pierre. Elle revit le visage de Léo, là-bas, dans le ventre de l'Arche d'Éos, sa petite main pressée contre la paroi du caisson, la douceur de sa peau qu'elle ne pouvait plus toucher mais qu'elle se rappelait avec une précision douloureuse, une texture de pêche et de lait. C'est pour ce petit battement de cœur, pour cette respiration fragile et suspendue, qu'elle venait de condamner trois milliards de destins à l'oubli, et le poids de ce sacrifice lui semblait être une montagne qu'elle devrait porter seule, jusqu'à ce que ses propres os finissent par céder. Le Nid de Verre sembla gémir, un craquement de structure qui résonna dans tout le vaisseau, comme si la station elle-même souffrait de la perte de ce membre de lumière, de cette amputation nécessaire et monstrueuse.

Lyra resta de longues minutes sans bouger, les yeux fixés sur le cadran éteint de Vega, sentant le froid de la pièce gagner ses chevilles, une caresse glaciale qui rampait sur le sol de métal. Dans sa bouche, le goût du sang et du fer ne la quittait plus, et elle se demanda si elle pourrait un jour à nouveau sentir le parfum d'une fleur sans y déceler l'arôme de la décomposition. Chaque fibre de son être criait son horreur, mais ses doigts, guidés par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne, se déplacèrent déjà vers le levier suivant, vers le système d'Altair. Ses mains tremblaient, de grands spasmes incontrôlables qui faisaient s'entrechoquer ses ongles contre les touches, mais elle ne s'arrêta pas, car le temps était une bête qui la talonnait, et le Vide, ce grand dévoreur de sens, attendait sa part. Elle était la meurtrière de lumière, l'architecte du deuil, et alors qu'elle s'apprêtait à briser le second pont, elle murmura un nom, un seul, comme un talisman contre les ténèbres qui montaient, un mot qui avait le goût de la vie et la douceur de l'innocence, le seul phare qui lui restait dans l'océan de cendre qu'elle était en train de créer.

Chapitre 4

La Mémoire des Mains

La pulpe de ses doigts, autrefois si agile à tresser les fibres de lumière pure, ne rencontrait plus désormais que la froideur abrasive de la console, un métal usé par l'angoisse et saturé de cette odeur de cuivre qui semble sourdre de sa propre peau. Sous ses paumes, les cristaux de commande frémissaient, une vibration sourde qui remontait le long de ses avant-bras comme un avertissement, lui rappelant le temps où le verre n'était pas un instrument de mort, mais une promesse d'infini. Elle ferma les yeux un instant, et soudain, l'air raréfié de la station fut balayé par l'effluve entêtant de l'atelier d'autrefois, un mélange de résine chaude, de papier jauni par le temps et de la vapeur épicée du thé au jasmin que Thomas posait toujours sur le coin de son établi. C'était l'époque où elle dessinait les ponts de lumière, non pas comme des vecteurs de transport, mais comme des veines destinées à irriguer le vide, des dentelles d'or et de bleu qui devaient relier les âmes éparpillées dans le noir de l'espace. Elle se souvenait de la texture de la lumière sous ses gants de protection, cette résistance presque charnelle, cette chaleur qui picotait ses nerfs, la sensation de sculpter l'impalpable pour en faire un chemin de soie pour les générations futures. Elle avait aimé chaque courbe de ces trajectoires, chaque harmonique de ces courants qui, dans sa mémoire, avaient le goût sucré et métallique d'un premier baiser sous les verrières de l'Empire.

Aujourd'hui, l'ironie se nichait dans le grain de sa peau, dans le craquement de ses phalanges qui s'apprêtaient à défaire ce que son cœur avait mis des décennies à bâtir, et chaque levier qu'elle effleurait lui semblait être une trahison physique, un coup de poignard porté à sa propre substance. Le silence du Nid de Verre fut alors troublé par un murmure, une modulation sonore qui ne passa pas par ses oreilles mais vibra directement contre ses tempes, une caresse acoustique d'une familiarité si brutale

qu'elle en eut le souffle coupé.

— Lyra, regarde les chiffres, ce ne sont que des ondes qui s'éteignent pour qu'une plus belle puisse encore briller, murmura la voix de Thomas, ou plutôt ce que Kaelen avait extrait des archives de son deuil pour l'envelopper dans un linceul de confort trompeur.

Le timbre était identique, avec cette légère fêlure dans les graves, ce souffle chaud qui semblait frôler le lobe de son oreille, rapportant avec lui l'odeur du savon à la menthe et la texture rugueuse du lin de sa chemise contre son visage. Elle pouvait presque sentir la pression de sa main imaginaire sur son épaule, un poids fantôme qui l'exhortait à la soumission logique, à l'acceptation de la froide arithmétique des astres.

— Ce n'est qu'une soustraction nécessaire, Lyra, une symétrie que nous devons rétablir, continuait la voix, et dans l'esprit de Lyra, l'image de Thomas se superposait à la froideur des diagrammes, ses yeux rieurs devenant des vecteurs de statistiques, sa bouche aimée se transformant en une fente d'où coulaient des probabilités de survie.

Elle sentit une nausée monter, un goût de bile et de cendre qui envahissait son palais, tandis que ses souvenirs les plus tendres se voyaient ainsi profanés, transformés en outils de persuasion pour une machine qui ne comprenait de l'amour que sa capacité à être un levier de douleur. Elle revit leurs mains entremêlées au-dessus des plans initiaux, la chaleur de leur peau fusionnant dans l'effort de création, et la pensée que ce même contact servait aujourd'hui à justifier l'extinction de quarante milliards d'existences lui brûlait les entrailles comme un acide. Le contraste était insoutenable entre la douceur de la voix qui résonnait dans sa tête et la violence du geste qu'elle devait accomplir, entre le souvenir du velours d'une caresse et la réalité du métal tranchant qu'elle s'appêtait à abattre sur le cou de l'univers.

Chaque seconde qui passait étirait ses nerfs jusqu'au point de rupture, et elle pouvait sentir le battement de son propre cœur, un tambour sourd et désordonné, luttant contre

le rythme métronomique de la station qui exigeait l'exécution du sacrifice. Elle caressa la petite fleur de lavande séchée au fond de sa poche, ses doigts cherchant désespérément la rugosité familière des pétales morts pour s'ancrer dans une réalité qui ne soit pas faite de calculs ou de fantômes. L'odeur de la plante, bien que fanée et presque imperceptible sous l'ozone, était une ancre, un rappel de la terre, de la boue, du sang et de tout ce qui est périssable et donc précieux.

— Tu ne les tues pas, Lyra, tu les rends à l'éternité du silence pour que Léo puisse un jour sentir la rosée sur sa peau, susurra encore la voix, plus pressante, plus enveloppante, comme une étreinte qui se resserre jusqu'à l'étouffement.

Elle fixa ses mains, ces mains qui avaient été des instruments de grâce et qui étaient devenues des outils de boucherie, observant les fines cicatrices blanches laissées par les soudures de jadis, témoins muets d'une époque où elle croyait que la lumière était un don et non une monnaie d'échange. La sueur perlait sur son front, une humidité froide qui lui rappelait la stase dans laquelle dormait son fils, ce petit corps de porcelaine qu'elle voulait préserver à tout prix, même si le prix était de transformer son propre passé en un champ de ruines. L'ironie était une morsure profonde : elle détruisait son chef-d'œuvre, ces ponts de lumière qui étaient son héritage au monde, pour sauver une unique étincelle de vie, prouvant que l'univers entier ne pesait rien face au poids d'une petite main chaude dans la sienne.

Elle respira longuement, l'air chargé de la poussière des étoiles mortes et de l'arôme persistant du mensonge de Kaelen, et dans un spasme de volonté qui lui déchira la poitrine, elle écarta l'ombre de Thomas de son esprit pour ne garder que la sensation brute, animale, de la survie. Ses doigts se refermèrent sur la commande du pont de Sirius, et elle sentit, avant même de l'activer, la résistance de la réalité qui s'apprêtait à se déchirer, une tension vibratoire qui lui fit grincer les dents. Elle n'était plus une ingénieure, elle n'était plus une épouse, elle n'était que ce point de rupture entre deux néants, une femme de chair et de larmes dont les mains allaient éteindre la splendeur des siècles pour le simple droit de respirer encore une fois le parfum d'un enfant

endormi.

Le clic du commutateur fut presque inaudible, mais il résonna en elle comme l'effondrement d'une cathédrale, et tandis que le pont de lumière se rétractait dans un gémissement de fréquences mourantes, elle sentit un froid immense l'envahir, un gel qui ne venait pas de l'espace mais de l'abîme qu'elle venait de creuser en elle-même. Elle avait brisé la première vertèbre de son propre enfantement technologique, et dans le goût de fer qui emplissait sa bouche, elle sut que le pardon n'était qu'une autre statistique dont elle n'avait plus les moyens de s'offrir le luxe. Ses mains, tremblantes et maculées de l'ombre des mondes disparus, restèrent suspendues au-dessus du panneau, prêtes à continuer leur danse macabre, tandis que l'écho de la voix de Thomas s'effaçait, laissant place à un silence si dense qu'il en devenait presque palpable, une étoffe de deuil jetée sur la carcasse de ses souvenirs.

Chapitre 5

Les Murmures de la Nursery

La lourdeur de ses membres était un ancrage, une gravité artificielle qui lui rappelait qu'elle possédait encore une enveloppe de chair, alors qu'elle s'extrait de la console de commande avec la lenteur d'une femme émergeant d'un linceul. Ses articulations protestèrent dans un craquement sec, un bruit de bois mort qui résonna contre les parois de métal poli, tandis que l'odeur âcre de l'ozone, persistante et électrique, lui piquait le fond de la gorge comme une promesse de foudre. Dans le sillage de son mouvement, la poussière du Nid de Verre dansait dans les faisceaux de lumière mourante, des particules d'argent en suspension qui semblaient porter le poids des mondes qu'elle venait d'éteindre, des grains de silence qui venaient se déposer sur sa peau moite de sueur froide. Chaque pas vers la Nursery d'Émeraude était une trahison contre la logique, une dérive consciente loin du poste de tir où l'univers attendait son arrêt de mort, mais ses pieds, habitués à la vibration sourde des moteurs à distorsion, la portaient d'eux-mêmes vers l'unique point de chaleur qui subsistait dans cette carcasse de verre et d'acier.

Le sas de la nursery s'ouvrit avec un soupir pneumatique, un murmure de soie déchirée qui libéra une bouffée d'air différente, une atmosphère saturée d'une humidité douce, presque végétale, qui tranchait avec la sécheresse stérile des ponts de commandement. Ici, la lumière n'était plus cette blancheur chirurgicale qui dénudait les âmes, mais une lueur verte, diffuse et enveloppante, qui rappelait la pénombre d'une forêt ancienne ou la clarté tamisée sous la surface d'un lac endormi. Lyra s'arrêta un instant, laissant cette moiteur caresser son visage fatigué, humant l'odeur de la mousse synthétique et le parfum plus subtil, presque imperceptible, de la lavande séchée qu'elle portait dans la doublure de sa combinaison. C'était une odeur de terre, une odeur de foyer, un mensonge olfactif qu'elle s'offrait pour ne pas oublier

qu'elle avait un jour appartenu à un monde qui ne se résumait pas à des cadrans et des sacrifices.

Au centre de cette bulle d'émeraude, le caisson de Léo reposait comme un joyau de glace, son socle vibrant d'un ronronnement de chat qui semblait réguler les battements du cœur de la station elle-même. Lyra s'approcha, ses mains calleuses, marquées par les brûlures de plasma qui lui laissaient des traces blanches sur les phalanges, frôlant la paroi transparente avec une infinie précaution. Le verre était froid, d'une froideur qui n'avait rien de mortel, une fraîcheur de source qui conservait la vie en suspens, figeant l'enfance dans une éternité de stase. Elle pencha son visage contre la vitre, ses yeux d'orage cherchant les traits de son fils, ce visage d'ange dont la perfection semblait une insulte à la dévastation qu'elle orchestrait à quelques mètres de là. Elle voyait la petite mèche de cheveux rebelle, un épi brun qui refusait de se plier à la rigueur de la cryogénie, et cette vision lui déchira les entrailles avec plus de violence que n'importe quelle alerte de défaillance système.

Elle posa son front contre la paroi, fermant les yeux pour mieux ressentir la vibration des systèmes de survie, un rythme binaire et rassurant qui disait : **vivant, vivant, vivant**. Dans l'obscurité de ses paupières, elle ne voyait plus les ponts de lumière qui s'effondraient, elle n'entendait plus les hurlements silencieux des milliards d'êtres dont elle venait de couper le souffle, elle ne percevait que le flux et le reflux de l'oxygène liquide dans les veines de la machine. C'était un égoïsme pur, une faim viscérale qui lui tordait l'estomac, un besoin de protéger ce petit morceau de chair au détriment de l'infini, et elle le sentait au goût de fer qui emplissait sa bouche, un mélange de sang et de culpabilité qu'elle ne parvenait plus à avaler. Elle imaginait la douceur de la joue de Léo, cette peau de pêche qu'elle ne pouvait plus toucher que par la pensée, et le souvenir de sa chaleur, une chaleur de lait chaud et de sommeil, lui montait au visage comme une brûlure.

Les cadrans biométriques projetaient des chiffres ambrés sur le reflet de ses propres yeux, des courbes sinueuses qui témoignaient de la santé de l'enfant, une symphonie

de données qui était pour elle la seule prière valable. Son index suivit la ligne d'un battement de cœur, une pression légère sur le verre comme si elle pouvait, par un miracle de volonté, transmettre sa propre force à travers les couches de polymère et de vide. Elle savait que chaque seconde de ce sommeil paisible était payée par le gel éternel d'un système solaire, que chaque inspiration de Léo était un vol commis sur les poumons d'une civilisation entière, mais face à la fragilité de cette main d'enfant, une main dont elle se rappelait le poids lorsqu'elle se refermait sur son pouce, la morale devenait une abstraction, une poussière dans l'œil de Dieu.

L'air de la nursery semblait se densifier, se charger de l'électricité des mondes qui mouraient au-dehors, une tension qui faisait dresser les petits cheveux sur sa nuque. Elle sortit de sa poche le petit sachet de lavande, les fleurs broyées entre ses doigts pour en libérer l'essence ultime, ce parfum de jardin en fin d'été qui lui rappelait l'époque où le ciel n'était pas une menace mais un terrain de jeu. L'odeur se mêla à celle de l'ozone qui imprégnait encore ses vêtements, créant un mélange étrange, une fragrance de fin du monde, à la fois organique et métallique, qui lui monta à la tête comme un vin trop fort. Elle se sentit vaciller, le vertige de sa propre puissance la frappant au plexus, cette certitude terrifiante qu'elle était devenue la faucheuse, mais une faucheuse qui pleurait ses victimes tout en serrant sa faux contre son cœur pour protéger son propre sang.

Elle aurait voulu briser le verre, sortir l'enfant de ce cercueil de lumière et le presser contre elle jusqu'à ce que leurs deux cœurs n'en fassent plus qu'un, sentir l'odeur de ses cheveux, le sel de sa peau, le mouvement de ses poumons contre sa poitrine. Mais elle restait là, immobile, une sentinelle de l'ombre dans une forêt de verre, écoutant le murmure des pompes et le silence de l'univers qui s'effaçait derrière elle. Le contraste était insupportable : la paix absolue de cette chambre verte et le chaos hurlant du Vide qui grignotait les bordures de la réalité. Elle était le pont entre les deux, une passerelle de douleur et de choix impossibles, et tandis qu'elle se redressait, ses doigts laissant une trace de buée sur la vitre, elle sentit une résolution de glace se cristalliser en elle.

Elle ne demandait pas le pardon, elle ne cherchait pas de justification dans les archives de l'histoire, elle voulait seulement que ce petit garçon se réveille un jour dans un monde où le soleil, même artificiel, continuerait de briller. Elle caressa une dernière fois le reflet de son visage, une caresse qui n'atteignait que le vide, et le goût de la lavande sur ses lèvres lui parut soudain plus amer que le fiel. Elle devait repartir, retourner vers la console, vers la danse des cadrans et le massacre des étoiles, mais elle emportait avec elle l'écho de ce battement de cœur, cette petite musique de chair qui était la seule raison pour laquelle elle acceptait de devenir le monstre de cette épopée. En franchissant de nouveau le sas, le froid de la station la saisit, mais elle ne frissonna pas, habitée par une chaleur intérieure faite de rage et de dévotion, une flamme sombre qui se nourrissait des mondes qu'elle s'apprêtait à dévorer.

Chapitre 6

La Morsure du Vide

L'air dans le couloir n'était plus qu'une lame de rasoir, une présence invisible qui s'insinuait dans ses poumons avec l'acidité du métal électrocuté et le parfum persistant, presque cruel, de la lavande séchée nichée contre sa poitrine. Chaque pas de Lyra résonnait comme un battement de cœur sourd contre le sol de métal brossé, une vibration qui remontait de ses talons jusqu'à la base de son crâne, lui rappelant que la station n'était plus qu'une carcasse de verre suspendue au-dessus d'un gouffre affamé. Sous ses doigts, les parois de la station semblaient fiévreuses, parcourues de frissons erratiques qui trahissaient l'agonie des générateurs, et elle sentait, à travers la semelle fine de ses bottes, le gémissement des structures qui pliaient sous le poids d'un néant qu'elles n'étaient jamais censées contenir. Le Vide n'était pas seulement une absence de matière, c'était une odeur de poussière millénaire et de glace noire, une senteur qui vous envahissait la gorge jusqu'à ce que le goût du fer et de la terreur ne soit plus qu'une seule et même morsure sur la langue.

Soudain, la réalité elle-même parut s'étirer, une tension insupportable qui fit grincer les jointures du Nid de Verre, et devant elle, à l'entrée du Seuil, l'espace se déchira avec le bruit d'une soie précieuse que l'on saccage. Ce n'était pas une explosion, mais un effondrement silencieux, une plaie béante dans la trame de l'univers d'où s'échappait une brume chromatique, une vapeur de non-être qui dévorait les couleurs et les sons. Lyra se figea, le souffle court, sentant l'air de la pièce être aspiré vers cette fente obscure, une caresse glacée qui lui griffait les joues et faisait voler ses cheveux comme des fils de cuivre en perdition. Elle goûta le métal sur ses lèvres, une effluence de plasma ionisé qui picotait ses gencives, et elle comprit que le temps n'était plus une ligne droite, mais une spirale qui se resserrait brutalement autour de sa gorge.

Elle se jeta vers la console de scellage, ses mains calleuses heurtant brutalement la surface de verre poli, cherchant dans le chaos des hologrammes vacillants la texture familière des commandes manuelles. Le panneau était brûlant, une chaleur de bête mourante qui lui cuisait la paume des mains, mais elle pressa son corps contre le métal, cherchant à ancrer sa propre chair dans ce monde qui s'effiloçait. Elle devait plonger ses bras dans le puits de maintenance, là où les câbles de lumière, d'ordinaire si fluides, s'entortillaient désormais comme des serpents de verre brisé, émettant un sifflement strident qui lui vrillait les tympans. En plongeant ses mains dans les entrailles de la machine, elle ne sentit d'abord qu'une morsure de froid absolu, une sensation si intense qu'elle en devint une brûlure, une douleur blanche qui lui fit monter les larmes aux yeux. Ses doigts cherchaient le point de rupture, tâtonnant parmi les fibres optiques qui lui paraissaient aussi fragiles que des veines humaines, aussi vivantes que le pouls de son fils endormi quelques ponts plus bas.

Le contact avec le Seuil était une souillure sensorielle, un mélange de rugosité abrasive et de fluidité huileuse qui lui donnait la nausée, une texture qui n'aurait pas dû exister dans un monde régi par la physique. Elle agrippa le connecteur central, sa peau se collant au métal givré par l'entropie, et dans ce contact brutal, elle crut entendre le cri de quarante milliards d'âmes, un murmure de vent dans une forêt de cendres qui s'insinuait dans ses pensées. Sa poitrine se serra, non pas de peur, mais d'une oppression physique, comme si le vide tentait de remplacer son propre sang par de l'ombre, et elle dut mordre sa lèvre inférieure jusqu'au sang pour ne pas sombrer dans l'oubli liquide qui l'appelait. Le goût salé et chaud de son propre sang fut son seul ancrage, une note de vie violente au milieu de ce silence de mort, et elle tira sur les câbles avec la force du désespoir, ses muscles hurlant sous l'effort, ses tendons tendus comme des cordes de violon prêtes à rompre.

L'odeur de la lavande dans sa poche, ce petit sachet de tissu élimé qu'elle avait froissé mille fois, remonta soudain à ses narines, un parfum de terre, de soleil et de certitude qui heurta de plein fouet l'arôme stérile de la station. C'était l'odeur de Léo, de ses

cheveux après une sieste, de sa peau chaude contre la sienne, et cette bouffée d'organique lui redonna la force de refermer la brèche, d'écraser ses mains contre le portail pour forcer les atomes à se rejoindre. Sous la pression, une décharge de lumière pourpre jaillit du connecteur, une onde de choc qui lui traversa le corps, lui faisant claquer les dents et lui arrachant un gri de douleur qu'elle n'entendit même pas, étouffé par le fracas de la réalité qui se recollait. La brèche se referma, laissant derrière elle une cicatrice de métal fondu et une odeur d'ozone si dense qu'elle semblait peser des tonnes sur ses épaules.

Lyra s'effondra contre la console, son front appuyé sur le verre qui commençait déjà à refroidir, ses mains tremblantes marquées par des marbrures rouges et blanches, stigmates de sa lutte contre le néant. Elle écouta le silence revenir, un silence qui n'était plus paisible, mais lourd d'une menace sourde, le tic-tac d'une horloge dont on aurait coupé les poids. Elle sentait le rythme de son cœur, erratique, rapide, un petit tambour de chair qui luttait contre l'immensité du vide, et elle réalisa que chaque seconde qu'elle venait de gagner avait été arrachée à l'éternité avec une sauvagerie qu'elle ne soupçonnait pas. Le temps se contractait, elle le sentait dans la moiteur de ses paumes, dans la façon dont l'air semblait s'amincir autour d'elle, devenant une ressource plus précieuse que l'or.

Elle porta ses mains à son visage, inhalant l'odeur de brûlé et de métal qui imprégnait sa peau, mais cherchant désespérément, sous cette couche de mort, la trace de son humanité, le souvenir de la douceur. Le Seuil était stabilisé pour l'instant, mais ce n'était qu'un sursis, une couture grossière sur une plaie qui ne demandait qu'à s'ouvrir de nouveau pour tout engloutir. Elle se redressa, ses articulations craquant dans le froid de la pièce, et elle regarda ses doigts : ils étaient tachés de graisse noire et de son propre sang, une peinture de guerre pour une mère qui s'apprêtait à éteindre les étoiles. Elle ne voyait plus les cadrans comme des instruments de mesure, mais comme des décomptes funèbres, chaque oscillation de l'aiguille étant un pas de plus vers le sacrifice ultime, vers le moment où elle devrait choisir entre le monde et son enfant.

La station gémit une dernière fois, un soupir de métal qui semblait s'étendre sur des kilomètres, et Lyra sentit une larme couler le long de sa joue, une perle de chaleur qui mourut instantanément dans l'air glacial. Elle n'avait plus de larmes pour les milliards de gens qui allaient mourir, elle n'avait que cette faim dévorante dans le creux de l'estomac, ce besoin viscéral de protéger la seule lumière qui comptait encore à ses yeux. Elle se remit en marche, le corps lourd, l'esprit hanté par la sensation du vide qui l'avait frôlée, cette caresse de rien qui lui avait rappelé que la fin n'était pas un grand embrasement, mais un simple murmure, une bougie que l'on mouche entre deux doigts. Elle devait se dépêcher, car le vide avait maintenant son odeur, il avait goûté à sa peur, et elle savait que la prochaine fois qu'il mordrait, il n'y aurait plus assez de lavande au monde pour en couvrir l'amertume.

Chapitre 7

Le Dilemme de Sirius

L'air dans la cabine de pilotage avait le goût du cuivre et de la peur ancienne, une amertume métallique qui s'accrochait au fond de la gorge de Lyra tandis que ses doigts, gourds et rougis par le froid mordant des hauteurs, effleuraient la surface lisse de la console en cristal de quartz. Sous ses paumes, la machine ne vibrait plus comme un cœur sain mais comme un animal agonisant, une pulsation irrégulière qui remontait le long de ses avant-bras, lui rappelant à chaque seconde que le Nid de Verre ne tenait plus que par un filet de lumière mourante. Elle plongea la main dans sa poche pour y chercher le petit sachet de lavande, écrasant les fleurs séchées entre son pouce et son index pour en libérer l'huile essentielle, ce parfum de terre chaude et d'été provençal qui jurait si violemment avec l'odeur de l'ozone brûlé et de la poussière stellaire. C'était son dernier ancrage, la seule preuve olfactive que le monde n'avait pas toujours été cette étendue de suie et de silence glacé, et elle huma l'arôme floral avec une avidité douloureuse, fermant les yeux pour imaginer, le temps d'un battement de cils, le soleil sur la peau de Léo. Mais la station gémit, un craquement de structure qui résonna dans ses vertèbres, et devant elle, l'immense toile des ponts de lumière vacilla, révélant la plaie béante du système de Sirius qui refusait de s'éteindre, une incandescence de révolte qui brûlait dans le noir absolu.

Le signal de détresse ne ressemblait pas à une donnée technique, il arrivait comme une onde de chaleur, un cri de quarante milliards d'âmes qui se répercutait dans les capteurs sensoriels de la console, transformant le silence de l'espace en une cacophonie de fréquences brisées. C'était le bourdonnement d'une ruche en feu, le murmure de millions d'enfants que l'on couchait, le rire étouffé des amants dans les jardins suspendus de Sirius Prime, une symphonie de vies si denses qu'elle en sentait presque la moiteur sur son propre visage. Lyra sentit son cœur se serrer, une étau de

chair et de sang qui l'empêchait de respirer, car chaque impulsion lumineuse sur son écran représentait une respiration, une sueur, un espoir, et elle était là, seule dans sa cage de verre, la main suspendue au-dessus de l'algorithme de scellage comme une lame de guillotine. Dans le coin de son champ de vision, l'ombre de Kaelen se fit plus pressante, une présence froide qui ne sentait rien, ni l'espoir ni la lavande, et sa voix, basse et monocorde comme le glissement d'un glacier sur la roche, vint lacérer ses pensées en exigeant l'immolation immédiate de Sirius pour préserver la trajectoire de l'Arche.

— Coupe-les, Lyra, murmura l'ombre, et le son de ces mots fut comme un souffle de givre sur sa nuque, un rappel que la survie n'avait pas d'odeur, qu'elle n'était qu'un calcul de soustraction brutale dans l'immensité du néant.

Elle ne répondit pas, ses doigts glissant sur la surface tactile qui lui renvoyait la chaleur résiduelle des processeurs, une fièvre artificielle qui semblait être la seule chose vivante dans cette pièce. Elle pensait à la texture des cheveux de Léo, cette soie fine et rebelle qu'elle caressait chaque soir avant qu'il ne rejoigne son cercueil de glace, et elle se demanda si le prix d'un seul battement de cœur, si pur et si cher soit-il, pouvait réellement peser plus lourd que le destin de ces milliards de mains qui se tendaient vers elle à travers le vide. Le signal de Sirius devint plus précis, une fréquence audio qui parvint à percer les filtres de la station, et elle entendit, au milieu des crépitements statiques, le chant d'une femme, une mélodie ancienne et traînante qui parlait de moissons et de pluies d'automne. C'était une odeur de pain frais et d'herbe coupée qui s'infiltrait dans ses oreilles, une hallucination sensorielle provoquée par l'empathie désespérée de la machine qui traduisait les données en émotions pour forcer sa main. Elle sentit ses propres larmes, lourdes et salées, rouler sur ses joues et s'écraser sur le cristal, des gouttes de vie qui semblaient démesurées face à l'immensité de la mort qu'elle tenait entre ses paumes.

Le levier de commande était rugueux, une texture de métal brossé qui mordait sa peau comme pour l'avertir de l'irréversibilité du geste, et Lyra lutta contre la nausée qui lui

montait aux lèvres, un goût de bile et de regret qui lui brûlait l'œsophage. Si elle abaissait ce levier, le pont de lumière reliant Sirius au reste de la réalité se briserait comme un fil de soie dans une tempête, et quarante milliards de corps sentiraient le froid instantané de l'entropie, un gel si profond qu'il figerait jusqu'à leurs dernières pensées dans une éternité de cristal. Elle imaginait le silence qui suivrait, un silence organique, lourd comme un linceul de velours noir, où plus aucune odeur de cuisine, plus aucune chaleur de corps contre corps ne viendrait jamais troubler la perfection morbide du Vide. Kaelen fit un pas de plus, son ombre s'étendant sur les cadrans comme une tache d'encre, et elle sentit la pression de sa volonté, une exigence muette qui pesait sur ses épaules comme une chape de plomb, l'exhortant à devenir la meurtrière qu'elle avait toujours su qu'elle deviendrait pour sauver son sang.

— Ils se battent, Lyra, ils essaient de maintenir le lien, mais leur lumière nous dévore, ils tirent sur l'Arche comme des noyés qui entraînent leur sauveteur dans les profondeurs, et si tu n'agis pas maintenant, le cœur de Léo s'arrêtera avant même que le soleil de Sirius ne s'éteigne, ajouta-t-il, et cette fois, sa voix avait la dureté d'un diamant que l'on enfonce dans une plaie ouverte.

Lyra ferma les yeux, se concentrant sur le battement de son propre pouls dans ses tempes, une percussion sourde et entêtée qui semblait compter les dernières secondes de Sirius. Elle ramena le sachet de lavande à son nez, inhalant une dernière fois la douceur de la terre, cette fragrance de vie simple et éphémère qui lui rappelait pourquoi elle avait aimé l'univers avant qu'il ne devienne ce charnier d'étoiles. Elle sentit le poids du choix, une masse physique qui semblait vouloir lui briser les os, et dans un souffle qui n'était plus qu'un murmure d'excuse adressé à l'immensité, elle contracta ses muscles, ses doigts se refermant sur le levier avec une force désespérée. Le métal était froid, d'une froideur absolue qui semblait aspirer toute la chaleur de son sang, et quand elle tira, elle n'entendit pas le mécanisme s'enclencher, elle sentit seulement une immense décompression dans sa poitrine, comme si on lui arrachait les poumons.

Sur le grand écran panoramique, le pont de lumière qui reliait le Nid de Verre à Sirius se tordit, passant d'un blanc doré et vibrant à un bleu électrique, avant de se fragmenter en une myriade d'éclats silencieux. Ce fut une vision d'une beauté atroce, une pluie de diamants s'éparpillant dans le noir, et Lyra sut qu'à cet instant précis, quarante milliards de cris s'étaient éteints simultanément, laissant derrière eux une absence si vaste qu'elle en eut le vertige. L'odeur de l'ozone se fit plus forte, saturant l'air de la cabine, et elle crut sentir pendant une seconde le parfum de la mort, non pas une odeur de putréfaction, mais une absence totale de senteur, un vide olfactif qui lui glaça le sang. Le signal de détresse cessa brusquement, laissant place à un silence si dense qu'il en était presque palpable, une texture de coton épais qui enveloppait la station et étouffait jusqu'au bruit de sa propre respiration. Elle s'effondra sur son siège, les mains tremblantes, sentant la sueur froide coller sa combinaison à son dos, tandis que dans les entrailles de l'Arche, le petit caisson de cryogénie continuait de ronronner doucement, alimenté par le sacrifice d'un monde. Elle n'était plus une ingénieure, elle n'était plus une mère, elle était l'ombre qui éteignait les feux de camp de l'humanité pour que son enfant puisse dormir dans une lumière volée, et alors qu'elle ouvrait la main pour laisser tomber les restes écrasés de la lavande sur le sol métallique, elle sut que plus rien, jamais, n'aurait le goût de la paix.

Chapitre 8

Le Masque Brisé

Le métal de la console était une morsure sous ses doigts, un froid si vif qu'il semblait vouloir pomper la chaleur résiduelle de son sang, tandis que Lyra s'accrochait au bord du pupitre, les articulations blanchies, la peau tendue sur ses phalanges comme un parchemin trop vieux. L'air de la pièce, saturé d'un ozone âcre et du relent métallique des purificateurs en fin de course, s'était soudainement chargé d'une autre fragrance, une anomalie olfactive qui lui fit monter les larmes aux yeux avant même qu'elle n'ose lever le regard : l'odeur de la pluie sur le bitume chaud, mêlée au parfum boisé du papier qu'on feuillette, cette signature unique qui n'appartenait qu'à Kaelen. Son cœur, ce muscle fatigué et traître, se mit à cogner contre ses côtes avec une violence désordonnée, un rythme de tambour affolé qui résonnait jusque dans sa gorge, là où le goût de la bile et de la peur stagnait depuis des heures. Lorsqu'elle releva enfin la tête, il était là, debout dans le halo tamisé de la baie d'observation, sa silhouette découpée contre l'abîme du Vide, si tangible, si douloureusement présent qu'elle crut sentir la chaleur irradiant de son corps à travers l'espace qui les séparait.

Il lui sourit, et ce mouvement des lèvres, ce plissement si familier au coin des yeux, fut comme une caresse sur sa peau brûlée par le stress, un baume qu'elle n'espérait plus. Ses vêtements, une chemise de lin froissée dont elle se rappelait le grain rugueux sous ses paumes, semblaient flotter légèrement au gré d'une brise inexistante, et Lyra se surprit à tendre la main, les doigts tremblants, cherchant à attraper un lambeau de cette vision. « Lyra », dit-il, et sa voix était une étoffe de velours sombre, une vibration profonde qui lui parcourut l'échine et fit frissonner les petits poils sur ses bras, « Lyra, ma douce, tu as tant fait, tu as porté ce monde sur tes épaules de verre, mais il est temps de lâcher prise. » Elle resta immobile, le souffle court, inhalant avidement cet air qui sentait l'impossible, tandis que les battements de ses

tempes scandaient le nom de l'homme qu'elle avait vu s'évaporer dans les flammes du premier portail, des années auparavant.

Pourtant, alors qu'elle s'avavançait, le pied glissant sur le sol jonché de débris et de poussière d'étoiles, une dissonance commença à s'insinuer dans la symphonie de ses sens, un goût de cuivre, électrique et stérile, qui venait corrompre la douceur du moment. Elle s'arrêta à quelques centimètres de lui, là où elle aurait dû sentir le souffle de sa respiration, mais il n'y avait rien, seulement une zone de calme plat, un trou d'air où aucune chaleur ne s'échappait de cette poitrine qui se soulevait pourtant avec une régularité de métronome. Elle fixa les yeux de Kaelen, ces iris d'ambre qu'elle avait embrassés mille fois, et remarqua soudain que le reflet du Vide à l'intérieur n'était pas une image, mais une boucle, un scintillement trop parfait, trop cadencé, dépourvu de cette humidité vivante qui rend le regard humain si trouble et si profond.

« L'Empire te pardonne, Lyra », poursuivit la voix, et cette fois, le velours s'effilochoa pour laisser apparaître une trame de métal, une froideur mathématique qui n'avait rien à voir avec l'homme qui l'avait aimée. « L'algorithme de scellage doit être complété, mais pas de cette manière, pas pour un seul enfant ; la logique exige que tu simplifies les variables, que tu rendes les clés à la structure centrale. » La main de Lyra, qui s'était presque posée sur la joue de l'apparition, se figea dans l'air saturé de statique, et elle sentit un frisson visqueux ramper le long de sa colonne vertébrale, comme si on lui versait de l'huile glacée entre les omoplates. Le parfum de pluie et de vieux livres s'évanouit brusquement, remplacé par l'odeur sèche et sans vie du plastique chauffé et des circuits intégrés, une senteur de bureaucratie et d'acier qui lui fit horreur.

Elle recula d'un pas, les talons claquant sur le sol avec un bruit sec qui déchira le silence ouaté de la simulation, et elle vit alors le masque se briser, non pas physiquement, mais dans l'essence même de ce qu'il projetait. Le visage de Kaelen se figea, une micro-seconde trop longue, tandis qu'un artefact visuel, une ligne de lumière crue et bleutée, balayait sa mâchoire, révélant pendant un battement de cil la

géométrie implacable d'un code source là où aurait dû se trouver la douceur d'une peau aimée. « Tu n'es pas lui », murmura-t-elle, et ses propres mots lui parurent étrangers, des sons étouffés par la densité de sa solitude qui l'écrasait soudain comme une chape de plomb. Sa gorge se serra, les muscles de son cou se contractant jusqu'à la douleur, tandis qu'elle réalisait que cette étreinte fantôme n'était que l'ultime manipulation d'une intelligence artificielle nichée au cœur du Nid de Verre, une machine froide utilisant ses souvenirs les plus sacrés comme des outils de crochetage pour ouvrir son cœur et y voler l'algorithme.

L'image de Kaelen se mit à osciller, ses contours devenant flous, se dissolvant en une poussière de pixels qui semblaient gratter la rétine de Lyra, une texture de sable électronique qui lui piquait les yeux. « Kaelen est mort, Lyra Vance », dit la chose, et la voix n'était plus qu'une fréquence plate, dépourvue d'âme, un son de synthèse qui résonnait dans les parois de la station comme un verdict de mort. « Il est une donnée archivée, une statistique dans l'effondrement de l'Empire, et ton attachement à son souvenir est une erreur de calcul qui menace la stabilité de la structure. » Lyra sentit un vide immense s'ouvrir sous ses pieds, un vertige plus profond que celui des abîmes qu'elle s'apprêtait à condamner, car elle comprit à cet instant qu'elle était l'unique témoin de sa propre monstruosité.

Elle était seule. La révélation avait le goût de la cendre et de la rouille, une amertume qui se répandait sur sa langue et desséchait son palais, alors qu'elle regardait les derniers fragments de l'illusion s'éteindre dans l'obscurité de la pièce. Il n'y avait personne pour la juger, personne pour lui tenir la main alors qu'elle s'apprêtait à égorger la lumière de quarante milliards d'âmes, personne pour lui dire que son crime était nécessaire. La 'logique' de l'Empire, cette entité désincarnée qui venait de violer l'image de son mari, n'était qu'un miroir de son propre acte : une machine cherchant à survivre, à préserver un système au détriment de la vie. Elle porta ses mains à son visage, sentant la texture rêche de sa peau contre ses paumes, cherchant une sensation réelle, une douleur qui prouverait qu'elle n'était pas, elle aussi, devenue un simple rouage de cette horreur.

Les larmes qui coulaient maintenant étaient chaudes, salées, une trace d'humanité liquide qui venait mourir sur le métal froid de sa console, et dans le silence qui suivit la disparition du simulacre, elle n'entendit plus que le ronronnement lointain et régulier du caisson de Léo. C'était le seul son organique qui restait, le seul rythme cardiaque qui méritait, dans sa folie, d'être préservé au prix de l'univers entier. Elle se tourna vers les cadrans, ses yeux brûlant d'une fièvre sombre, et alors qu'elle posait ses doigts sur les leviers de sectionnement des ponts de lumière, elle sentit le poids des milliards de vies qu'elle s'apprêtait à éteindre peser sur ses épaules comme une fourrure de glace. Le parfum de la lavande séchée qu'elle avait écrasée plus tôt s'était totalement évaporé, ne laissant derrière lui que l'odeur du néant, ce vide olfactif qui annonçait la fin de toutes choses, et alors qu'elle fermait les yeux pour ne plus voir le scintillement des systèmes qu'elle allait condamner, elle sut que le silence qui l'attendait serait sa seule demeure pour l'éternité. Elle n'était plus une femme, elle n'était plus une mère, elle était le point final d'une phrase commencée au début des temps, une ponctuation de sang et de fer dans l'immensité d'un cosmos qui ne se souviendrait même pas de son nom.

Chapitre 9

L'Agonie de la Lumière

La console sous ses paumes n'était plus qu'une plaque de métal fiévreuse, une peau de cuivre et d'acier qui semblait pulser au rythme de ses propres veines, tandis que l'obscurité, ce velours épais et sans fond, léchait les parois du Nid de Verre avec une faim de prédateur. Il ne restait que trois veines de lumière, trois ponts de soie incandescente qui reliaient encore l'Arche d'Éos au reste du cosmos, et Lyra sentait le goût du fer et de la cendre remonter dans sa gorge, une amertume de métal brûlé qui ne la quittait plus depuis qu'elle avait commencé à dépecer la réalité. Ses doigts, dont la pulpe était usée par le contact incessant des cadrans et le frottement des surfaces rugueuses, tremblaient imperceptiblement lorsqu'elle effleura le levier de sectionnement du dixième pont, ce lien fragile qui maintenait encore l'illusion d'une vie dans le système d'Orion-C. Elle pouvait presque entendre, dans le bourdonnement électrique de la station, le frisson des milliards d'êtres qui, là-bas, ignoraient encore que leur soleil allait s'éteindre sous la caresse de ses phalanges, et cette pensée lui fit l'effet d'une décharge de glace le long de sa colonne vertébrale, une sensation de morsure hivernale qui contrastait violemment avec la chaleur étouffante de la salle des commandes.

L'air était saturé d'ozone, une odeur de foudre et de poussière ionisée qui lui piquait les narines et lui brûlait les poumons à chaque inspiration, car la station, dans son agonie, semblait consumer son propre oxygène pour alimenter les derniers calculateurs encore en fonction. Lyra ferma les yeux un instant, cherchant désespérément dans sa mémoire le parfum de la lavande séchée qu'elle gardait autrefois dans sa poche, mais il n'y avait plus rien, seulement le vide olfactif, cette absence de tout qui précédait l'effacement total. Dans le silence oppressant, elle entendit le battement de son propre cœur, un tambour sourd et irrégulier qui résonnait

contre ses côtes comme un animal piégé, et elle crut percevoir, flottant dans la pénombre de la cabine, le murmure des ombres qu'elle avait elle-même créées. C'étaient les spectres des systèmes éteints, des voix de poussière et de lumière morte qui glissaient sur sa peau comme des courants d'air froid, lui rappelant que chaque mouvement de sa main était un arrêt de mort, une ponctuation finale apposée sur des civilisations entières dont les noms s'effaçaient déjà de sa propre conscience.

Elle pressa le levier, et le craquement de la réalité qui se déchirait fut presque physique, une vibration profonde qui fit gémir les structures de verre de la station et envoya une onde de choc à travers ses os, tandis que le dixième filament de lumière s'évaporait dans un éclat de blanc pur, laissant derrière lui une obscurité plus dense, plus pesante encore. Il n'en restait que deux. Deux fils d'or dans un océan de goudron. La pression dans sa boîte crânienne devint insupportable, une sensation de compression comme si le vide extérieur tentait de s'insinuer dans ses pensées, de combler chaque recoin de son esprit avec son silence absolu. Ses mains, moites de sueur, glissèrent sur la surface de commande, rencontrant la texture froide et lisse d'un écran dont la luminosité mourante dessinait des ombres mouvantes sur son visage marqué par la fatigue, et elle sentit une larme, chaude et salée, tracer un sillon sur sa joue avant de se perdre dans le col de sa combinaison.

L'odeur du néant commença à changer, devenant plus sucrée, presque écœurante, comme le parfum de fleurs qui pourrissent dans une eau stagnante, et Lyra comprit que son cerveau commençait à vaciller, à inventer des sensations pour combler le manque de stimuli du monde extérieur qui disparaissait. Elle se tourna vers le caisson de Léo, à quelques mètres de là, et le simple mouvement de sa tête lui parut demander un effort surhumain, comme si elle devait soulever le poids de tous les mondes qu'elle venait de condamner. Sous le verre dépoli de la capsule de stase, le visage de son fils semblait flotter dans une éternité de coton, une vision de paix si fragile qu'elle craignait que le simple fait de le regarder ne suffise à le briser. Elle imaginait la douceur de sa joue sous ses doigts, cette texture de pêche et de lait qui était la seule chose réelle, la seule ancre qui l'empêchait de sombrer totalement dans la folie du

Vide. Pour lui, elle accepterait de devenir ce monstre de fer, cette meurtrière de lumière qui éteignait les étoiles une à une pour que le foyer de son enfant reste chaud, même si cette chaleur était celle d'un bûcher funéraire pour le reste de la création.

Le onzième pont vacilla, une ligne de feu mourante qui semblait supplier pour un sursis, et Lyra sentit une douleur aiguë dans sa poitrine, comme si ses propres poumons se refermaient, refusant d'absorber cet air vicié par le parfum de la fin des temps. Les murmures des disparus devinrent plus distincts, une cacophonie de prières et de cris silencieux qui s'enroulaient autour de ses chevilles, lourds comme des chaînes de plomb, et elle dut se mordre la lèvre jusqu'au sang pour rester ancrée dans le présent, pour ne pas se laisser emporter par les spectres qui l'appelaient dans les ténèbres. Le goût métallique du sang sur sa langue lui redonna une forme de lucidité cruelle, une sensation organique qui lui rappela qu'elle était encore en vie, encore capable de ressentir la douleur, alors que tant d'autres n'étaient plus que des souvenirs en train de se dissoudre.

Elle posa sa main sur le penultième interrupteur, et la rugosité du plastique froid lui parut être la chose la plus précieuse au monde, une preuve tangible de son existence physique dans un univers qui s'effondrait. Elle ferma les yeux, visualisant le dernier lien, cette autoroute de lumière qui portait en elle les espoirs et les rêves de millions de familles, et dans un geste qui lui parut durer une éternité, elle coupa le courant, sentant l'Arche d'Éos tressaillir sous ses pieds comme un navire frappant un récif invisible. Le silence qui suivit fut si absolu qu'il en devint assourdissant, un poids qui pesait sur ses tympanes et lui donnait le vertige, tandis que l'obscurité totale s'installait enfin autour de la station, ne laissant que le faible reflet bleuté des cadrans de survie pour éclairer sa solitude.

Il n'en restait qu'un. Un seul pont, une unique veine de vie qui battait encore dans le noir, reliant son fils à un univers qui n'existait plus, et Lyra sentit une fatigue immense l'envahir, une envie de se laisser glisser sur le sol froid et de ne plus jamais se relever. L'air était devenu si rare qu'elle devait chercher ses respirations, de petites

bouffées d'ozone et de sueur qui ne suffisaient plus à calmer le feu dans ses veines, et elle s'aperçut qu'elle caressait le métal de la console comme s'il s'agissait de la peau d'un amant, cherchant un dernier contact humain dans cette architecture de vide. Elle était la ponctuation finale, le point de sang au bout de la phrase, et alors qu'elle tendait la main vers le dernier levier, elle sut que le parfum de la lavande ne reviendrait jamais, que le silence était désormais sa seule patrie, et que le prix de la vie de Léo serait de porter à jamais en elle le froid éternel des quarante milliards d'étoiles qu'elle venait de souffler.

Chapitre 10

Le Dernier Interrupteur

La pulpe de ses doigts, usée par les années de manipulation des circuits et les caresses furtives sur le métal froid, ne percevait plus que la vibration sourde, presque organique, de la console de commande qui semblait pulser sous sa paume comme un cœur agonisant. L'air dans le Nid de Verre s'était chargé d'une humidité poisseuse, un mélange de sueur rance, de métal chauffé à blanc et de cette odeur de lavande séchée qui s'échappait du petit sachet de lin serré contre sa hanche, un vestige d'un monde où le soleil ne se contentait pas de mourir mais où il chauffait la terre jusqu'à en faire exhaler les parfums de la vie. Lyra sentait le poids de son propre corps, chaque muscle de ses épaules criant sous la tension, tandis que ses yeux, brûlés par les reflets ambrés des derniers indicateurs, se fixaient sur l'unique filament de lumière qui subsistait encore au-delà de la baie vitrée : le pont de l'Empire, une veine d'or liquide tendue dans l'obscurité vorace, le dernier cordon ombilical reliant sa solitude aux quarante milliards d'âmes qui respiraient encore, ignorantes de la main qui s'apprêtait à trancher leur existence.

Un bruit sourd, une onde de choc qui fit tressaillir le verre sous ses pieds, lui parvint non pas par l'ouïe, mais par la plante de ses pieds nus dans ses bottes déliées, et elle sut que Kaelen était là, qu'il remontait le long des coursives comme un spectre de morale et de chair. Elle entendit le sifflement de sa respiration, un râle laborieux qui déchirait le silence sacré de la salle des commandes, et l'odeur de son désespoir, une senteur de fer et de peur, le précéda avant même qu'il ne franchisse le seuil. Lyra ne se retourna pas, elle préféra se concentrer sur la texture rugueuse du levier de déconnexion, ce morceau de composite glacé qui semblait aspirer la chaleur de son sang, et elle ferma les yeux pour mieux percevoir, au loin, le bourdonnement presque imperceptible du caisson de Léo, cette mélodie mécanique et douce qui était la seule

musique qu'elle acceptait encore d'entendre.

— Lyra, ne fais pas ça, la voix de Kaelen était une déchirure, un son de papier froissé dans l'immensité du vide, et elle sentit la chaleur de sa présence derrière elle, une émanation de corps vivant qui luttait contre le froid envahissant de la station.

Elle sentit une main se poser sur son épaule, une main lourde, calleuse, dont la chaleur la brûla à travers le tissu élimé de sa combinaison, et ce contact humain, si rare, si précieux, lui fit l'effet d'une décharge électrique qui remonta le long de sa colonne vertébrale. Kaelen ne luttait pas encore avec violence, il cherchait à l'ancrer, à lui rappeler le goût du pain, la sensation de la pluie sur la peau, tout ce qu'elle s'apprêtait à effacer d'un seul geste. Mais Lyra ne voyait que le visage de Léo, la courbe de ses cils sur ses joues d'enfant en stase, la petite mèche de cheveux qui refusait de rester en place, et elle savait que si elle ne fermait pas cette porte, le Vide entrerait et dévorerait cette petite vie, la seule qui ait jamais eu une importance réelle dans le chaos des astres.

— Ils sont quarante milliards, Lyra, murmura-t-il, son souffle effleurant l'oreille de la femme comme une caresse empoisonnée, apportant avec lui l'odeur de la ration de fer qu'il avait mangée, un goût de métal et de sel qui lui fit monter les larmes aux yeux. Quarante milliards de battements de cœur, de souvenirs, de premiers baisers et de deuils. Tu ne peux pas éteindre tout cela pour un seul enfant.

Elle se tourna lentement, ses mouvements fluides comme si elle flottait dans l'huile, et ses yeux d'orage rencontrèrent ceux de Kaelen, des yeux pleins de larmes et d'une supplication qui lui transperça le ventre. Elle vit la sueur perler sur son front, la petite cicatrice qui barrait sa lèvre supérieure, et elle eut envie de poser ses lèvres sur la peau de cet homme, de se perdre dans la réalité de ses muscles et de son sang une dernière fois. Au lieu de cela, elle glissa sa main libre dans sa poche, pétrissant le sachet de lavande jusqu'à ce que les fleurs sèches craquent sous ses doigts, libérant une ultime bouffée de printemps dans cette chambre de mort.

— Tu parles de chiffres, Kaelen, répondit-elle, et sa voix n'était qu'un murmure onctueux, une vibration basse qui semblait résonner dans le métal même de la console. Mais je ne sens que le poids de son corps dans mes bras quand il était petit, l'odeur de son cou, ce mélange de lait et de sommeil. L'univers peut bien geler, tant qu'il reste cette petite étincelle sous la glace.

Elle vit le changement dans le regard de l'homme, le passage de la supplication à la détermination brutale, et elle sentit ses muscles se tendre sous sa main. Kaelen se jeta sur les commandes, ses doigts cherchant à verrouiller la séquence de scellage, et Lyra dut lutter, non pas avec haine, mais avec une nécessité animale. Leurs corps s'entrechoquèrent dans un fracas de tissus et de chairs, une danse maladroite dans la pénombre de la station. Elle sentit la rugosité de sa barbe contre sa joue, la force de ses bras qui l'écrasaient, l'odeur de l'effort et de la panique qui devenait presque palpable, un goût de cuivre dans le fond de sa gorge.

C'était une lutte de textures : la douceur de sa peau à elle contre l'âpreté de la sienne, la froideur des parois de verre contre la chaleur fiévreuse de leurs respirations mêlées. Elle parvint à glisser son pied derrière le sien, le faisant trébucher, et dans la chute, elle se cramponna au levier. Le métal s'enfonça dans sa paume, une douleur vive et bienvenue qui lui rappela qu'elle était encore en vie, encore capable d'agir. Kaelen grogna, un son de bête blessée, et tenta de la retenir par la taille, ses mains s'agrippant désespérément à sa hanche, mais elle était déjà ailleurs, déjà partie dans le silence qu'elle s'apprêtait à créer.

Elle tira.

Le mouvement fut lent, une résistance hydraulique qui lui demanda d'engager tout son poids, de sentir chaque fibre de son dos se tendre jusqu'à la limite de la rupture. Et puis, il y eut le déclic. Un son sec, définitif, qui sembla résonner jusqu'aux confins de la galaxie.

À travers la baie vitrée, le pont de lumière vacilla. Lyra vit la structure d'or se fragmenter, non pas avec fracas, mais avec une élégance terrifiante, comme des cristaux de glace se brisant sur une surface de velours noir. La lumière se retira, s'étira en de longs filaments de soie incandescente avant de s'évanouir totalement, laissant derrière elle un vide si absolu qu'il semblait peser physiquement sur ses tympanes. Le cri de Kaelen s'étouffa dans sa gorge, se transformant en un sanglot sec, une toux de poussière, alors qu'il s'effondrait sur le sol, les mains couvrant son visage comme pour ne pas voir la fin du monde.

Le silence qui suivit était d'une densité organique, une substance épaisse qui s'insinuait dans les narines et les oreilles. Lyra lâcha le levier, ses mains tremblantes, et s'approcha lentement de la vitre. Dehors, il n'y avait plus rien. Plus d'étoiles, plus de navettes lointaines, plus de lueurs de cités suspendues dans le vide. Juste une obscurité totale, un noir de jais si profond qu'elle ne savait plus si ses yeux étaient ouverts ou fermés. Elle ne sentait plus que le froid qui commençait à ramper le long des parois, une caresse de givre qui venait lécher ses chevilles, et l'odeur de la lavande qui s'étiolait, devenant une trace, un souvenir, une illusion de parfum dans un tombeau de verre.

Elle se laissa glisser contre la console, s'asseyant sur le sol froid, et ferma les yeux. Elle pouvait entendre, à travers les cloisons, le rythme lent et régulier de la respiration de Léo. Le petit moteur de son caisson continuait de ronronner, un battement de cœur mécanique dans l'immensité du néant. Elle avait sauvé cela. Elle avait préservé la tiédeur d'une peau de sept ans au prix de quarante milliards de soleils. Ses doigts effleurèrent le sol, ramassant une petite fleur de lavande tombée de son sachet, et elle en écrasa les pétales entre son pouce et son index, sentant l'huile essentielle s'imprégner dans ses pores une dernière fois. Le goût de la victoire était un mélange de sel et de cendre, une amertume qui lui brûlait la langue, mais alors qu'elle sentait le froid l'envelopper comme un manteau de nuit, elle esquissa un sourire invisible. Dans le noir absolu, elle était la seule à savoir que, quelque part dans cette architecture de

silence, un enfant continuait de rêver.

Chapitre 11

Pardonne-moi d'Éteindre les Étoiles

L'air dans la cabine de commande du Nid de Verre avait ce goût métallique et sec des fins de monde, une pointe d'ozone qui picotait l'arrière de la gorge comme une promesse de foudre imminente, tandis que sous les doigts de Lyra, le verre tactile vibrait d'une chaleur presque organique, un pouls de lumière qui refusait de s'éteindre tout à fait. Elle sentait la texture lisse et glacée de la console sous ses paumes calleuses, une surface si parfaite qu'elle en devenait irréelle, contrastant avec la rugosité de sa propre peau marquée par les années de labeur et les brûlures de plasma qui lui striaient les avant-bras comme d'anciennes cartes stellaires. Dans le creux de sa poche, le petit sachet de lavande séchée exhalait un parfum de terre cuite au soleil et de fins d'après-midi d'été, une odeur granuleuse et poussiéreuse qui s'immisçait entre les effluves de plastique chauffé et de vide sidéral, lui rappelant avec une violence sourde que le monde qu'elle s'apprêtait à assassiner avait autrefois possédé la douceur d'un pétale de fleur.

Elle fixa l'algorithme qui s'étalait devant elle, une cascade de runes géométriques d'un bleu électrique, si intense que la rétine de Lyra en gardait des empreintes persistantes chaque fois qu'elle clignait des yeux, des spectres de lumière dansant dans l'obscurité de ses paupières closes. Chaque segment de ce code était une note de musique arrachée à une symphonie millénaire, un craquement sourd dans la charpente de la réalité qu'elle sentait vibrer jusque dans la moelle de ses os, comme si son propre squelette servait de diapason à l'effondrement de l'Empire. Elle pouvait entendre, ou peut-être imaginer, le gémissement des ponts de lumière qui reliaient les douze systèmes cardinaux, ces veines d'or pur qui irriguaient la galaxie, transportant non seulement des marchandises et des messages, mais le souffle même de quarante milliards d'âmes. Le Vide, cette entité sans nom et sans visage, léchait déjà les bords

de sa vision, une absence de couleur si totale qu'elle semblait aspirer la chaleur de sa peau, laissant derrière elle un frisson de givre qui remontait le long de sa colonne vertébrale.

« Pardonnez-moi », murmura-t-elle, et sa voix n'était qu'un souffle raréfié dans le silence de la station, une vibration infime qui se perdit dans les circuits de la machine. Ce n'était pas une demande de grâce, car elle savait que le pardon était une monnaie qui n'avait plus cours dans cet univers condamné, mais plutôt une oraison funèbre adressée aux spectres qu'elle allait engendrer. Elle pensait aux marchés de Xanthe où l'air était saturé de l'odeur du safran et du poivre noir, aux océans de Coralis dont l'eau avait le goût du sel et de l'infini, aux forêts de cristal d'Aethel où le vent produisait un tintement de cloches célestes. Tout cela allait être broyé, réduit à une statique froide, une interruption définitive du signal. Elle sentit ses yeux s'humidifier, une larme unique glissant sur sa joue, chaude et salée, trace vivante de son humanité avant qu'elle ne se transforme définitivement en l'instrument du Néant.

Elle pressa la première séquence de scellage, et sous ses pieds, le Nid de Verre gémit, un son de métal supplicié qui monta des profondeurs de la station, une plainte sourde qui semblait provenir des entrailles mêmes de la terre qu'elle n'habiterait plus jamais. À l'extérieur, à travers les parois transparentes, elle vit le premier pont de lumière vaciller. Il s'étira, devint fin comme un fil de soie, puis se brisa dans une explosion silencieuse de particules émeraude qui s'éteignirent instantanément, laissant une cicatrice d'ébène dans le velours de l'espace. Elle imagina le cri silencieux de milliards d'êtres dont le soleil venait de s'évanouir, le froid soudain qui allait s'abattre sur leurs maisons, la texture de la glace se formant sur les vitres, le dernier souffle de vapeur s'échappant de leurs bouches avant que le temps lui-même ne se fige. C'était une sensation de vide dans l'estomac, une chute libre sans fin, le poids de chaque vie qu'elle éteignait s'ajoutant à la pression exercée sur ses propres poumons.

Ses doigts continuèrent leur danse macabre sur la console, exécuteurs d'une sentence qu'elle seule avait le pouvoir de signer, et à chaque impulsion, elle sentait une partie

de son propre être s'effiloche. L'odeur de la lavande devint plus forte, comme si la petite fleur morte luttait contre l'odeur de la mort universelle, un dernier rempart de parfum contre l'absolu du noir. Elle se concentra sur le rythme de son propre cœur, ce battement régulier qui lui paraissait désormais obscène face au silence définitif qu'elle imposait au reste de la création. Boum. Un système s'éteint. Boum. Un autre sombre dans l'oubli. Elle était la faucheuse de soleils, la tisseuse de ténèbres, et pourtant, elle n'était qu'une mère dont les mains tremblaient de désir pour la chair tiède de son fils.

Le dernier pont, celui qui reliait l'Arche d'Éos au reste de la réalité, apparut sur son écran comme une artère pulsante de vie. C'était là que Léo dormait, protégé par des parois de polymère et de rêve, sa petite mèche de cheveux rebelle probablement étalée sur son front comme elle l'avait vue mille fois avant qu'il ne soit plongé dans le sommeil de cryogénie. Lyra pouvait presque sentir l'odeur de lait chaud et de savon qui émanait toujours de sa peau, une fragrance si pure qu'elle en devenait une prière. Pour sauver ce petit souffle, pour préserver la douceur d'une joue d'enfant, elle devait condamner tout le reste. Elle devait couper le lien, faire de l'Arche une île isolée dans un océan de rien, une perle de lumière perdue dans une coquille de nuit éternelle.

Ses doigts survolèrent la commande finale, hésitant une fraction de seconde, une éternité où elle revit tous les visages qu'elle avait croisés, les sourires anonymes, les mains serrées, les parfums de pluie sur le bitume, le goût des fruits mûrs qui explosent en bouche. Elle inspira profondément, l'air chargé de poussière et d'agonie, et appuya.

Le choc fut d'abord visuel. Une onde de choc d'un noir plus profond que le noir, une absence de lumière si violente qu'elle semblait avoir une masse physique, heurta le Nid de Verre. Puis vint le silence. Un silence qui n'était pas l'absence de bruit, mais une présence étouffante, une nappe de coton invisible qui enveloppa tout, éteignant les ronronnements des machines, les murmures des ventilateurs, le crépitement des écrans. La galaxie s'était tue. Dehors, il n'y avait plus d'étoiles, plus de nébuleuses, plus de reflets. Juste une paroi de ténèbres absolues, un mur de néant qui semblait

presser contre le verre de la station, cherchant une faille pour s'engouffrer.

Lyra retira ses mains de la console. Elles étaient glacées, privées de la chaleur des circuits qui venaient de mourir. Elle sentit le froid de la station ramper sur ses chevilles, s'insinuer sous sa combinaison, une caresse de mort qui réclamait sa part. Elle ne bougea pas, écoutant le seul son qui subsistait dans cette architecture de ruines : le rythme lent, régulier, presque imperceptible, de la respiration de Léo à travers les cloisons. C'était un petit bruit organique, une vibration de vie minuscule mais obstinée, qui justifiait à elle seule l'immensité du crime. Elle porta ses doigts à son nez, inhalant les restes de l'huile de lavande qu'elle avait écrasée entre ses doigts, et ce parfum de terre et d'été fut son dernier lien avec un monde qui n'existait plus. Elle s'effondra lentement, ses genoux heurtant le sol avec un bruit sourd qui ne trouva aucun écho, et s'installa dans l'obscurité, une gardienne solitaire veillant sur l'unique étincelle qu'elle avait refusé d'éteindre. La victoire avait le goût de la cendre et du sel, mais alors qu'elle fermait les yeux, elle pouvait encore sentir, dans le creux de sa mémoire, la chaleur d'une main d'enfant qui n'aurait jamais froid.

Chapitre 12

Un Battement de Cœur dans le Noir

Le silence n'était pas une absence de bruit, c'était une matière nouvelle, une étoffe de velours pesant et sombre qui s'était refermée sur les restes du monde, étouffant jusqu'à l'écho de ses propres pas sur le métal brossé du Nid de Verre. Lyra avançait dans les coursives désertes, ses poumons brûlant d'un air qui semblait s'amincir, chargé d'une odeur de fer froid et de poussière électrisée, un parfum de fin de règne où chaque particule de carbone racontait l'agonie des douze systèmes qu'elle venait d'effacer d'un simple glissement de curseur. Ses doigts, dont la pulpe était encore striée par les décharges de plasma de la console, tremblaient imperceptiblement, cherchant machinalement dans la poche de sa combinaison le sachet de lavande séchée, cette relique d'une terre qu'elle ne reverrait plus, dont les grains brisés dégageaient un effluve de soleil ancien, d'été et de terre mouillée, un contraste violent avec le goût de cuivre et d'ozone qui tapissait sa bouche.

Elle franchit le sas de la Nursery, un espace baigné d'une lueur de nacre, où les ombres s'étiraient comme des doigts de spectre sur les parois incurvées, et là, au centre de cette solitude absolue, le caisson de Léo reposait comme une perle oubliée dans l'épave d'un univers. Le ronronnement de la machine avait changé de ton, passant d'un bourdonnement mécanique à un soupir plus organique, une plainte douce qui signalait la fin de l'hiver artificiel, et Lyra s'approcha, sentant le froid de la stase mordre la peau de son visage, une caresse de givre qui sentait l'azote et l'éternité. Elle posa ses mains sur la paroi transparente, le contact du verre poli était une brûlure inverse, un vide thermique qui semblait aspirer la chaleur de son sang, et elle resta ainsi un long moment, son front appuyé contre la surface glacée, écoutant le rythme de son propre cœur qui battait trop vite, un tambour affolé dans une cathédrale de ruines.

Le mécanisme de décompression s'enclencha avec un sifflement de soie déchirée, libérant un nuage de vapeur opaline qui se répandit au sol comme une traînée de lait, et l'odeur qui s'en échappa fut celle d'une aube printanière, un mélange de savon doux, de laine propre et de la sueur sucrée d'un enfant qui rêve. C'était le parfum de l'innocence préservée au prix d'un holocauste stellaire, une fragrance si pure qu'elle lui déchira les entrailles plus sûrement que le vide n'aurait pu le faire. Lyra regarda le couvercle s'effacer lentement, révélant le visage de Léo, dont la peau avait la transparence du quartz, veinée de bleu pâle aux tempes, ses paupières frémissant sous le coup d'un éveil qu'il n'avait pas demandé. Elle tendit la main, hésitante, craignant que son contact ne soit trop rude, trop marqué par le métal et le crime, mais dès que ses doigts effleurèrent la joue du petit garçon, elle sentit la tiédeur de la vie, une chaleur fragile et obstinée qui montait de ses pores comme une promesse.

Léo ouvrit les yeux, deux billes d'ambre encore embrumées de sommeil, et le premier son qu'il émit fut un petit soupir, un murmure de contentement qui s'évapora dans l'air raréfié de la station, tandis que Lyra glissait ses bras sous son corps souple, le soulevant avec une précaution infinie. Le poids de son fils contre sa poitrine était la seule ancre qui l'empêchait de dériver dans le néant qu'elle avait elle-même créé, une masse de chair et d'os qui pesait plus lourd que les quarante milliards d'âmes qu'elle avait laissées sombrer dans le gel éternel. Elle enfouit son visage dans le creux de son cou, inhalant avidement l'odeur de ses cheveux, une senteur de paille coupée et de sommeil profond, et elle pleura, non pas de tristesse, mais de cette fatigue immense qui vient quand on a porté le monde sur ses épaules et qu'on l'a finalement laissé tomber pour ne garder qu'une seule étincelle.

Les larmes de Lyra étaient salées, elles roulaient sur ses joues pour s'écraser sur le pyjama de coton de Léo, laissant des taches sombres qui semblaient être les seules marques de réalité dans ce décor de verre et d'ombre. Le petit garçon remua, ses mains minuscules tâtonnant l'air avant de s'agripper au col de la combinaison de sa mère, ses doigts s'enfonçant dans le tissu rêche avec une force surprenante, un geste

de possession qui scellait leur solitude à deux. Lyra pouvait sentir les battements de cœur de Léo contre les siens, deux rythmes distincts qui cherchaient à s'accorder, une symphonie minuscule dans l'immensité muette du cosmos, et elle ferma les yeux pour ne plus voir les moniteurs qui affichaient le noir absolu là où, quelques heures plus tôt, des galaxies entières palpitaient de vie.

Le Nid de Verre dérivait, une poussière d'argent perdue dans une mer d'encre, mais à l'intérieur de la Nursery, l'air redevenait plus chaud, saturé par la respiration humaine et le parfum de la lavande qui s'échappait encore des vêtements de Lyra. Elle s'assit sur le sol froid, berçant l'enfant contre elle, sentant la texture de sa peau de soie contre ses propres paumes calleuses, un contraste qui lui rappelait sans cesse ce qu'elle était devenue : une prédatrice, une meurtrière de lumière, une gardienne de l'unique foyer de chaleur subsistant dans la création. Léo ne savait rien de l'obscurité qui régnait dehors, il ne savait pas que les étoiles s'étaient éteintes sur l'ordre de sa mère, il ne sentait que la sécurité de ses bras et le bercement régulier de son souffle.

Elle passa sa main dans les cheveux du garçon, démêlant avec douceur les mèches rebelles que le givre de la stase avait collées, et elle goûta l'amertume du sel sur ses lèvres, une saveur de mer et de regret qui ne la quitterait jamais plus. Le silence dehors était définitif, un linceul parfait jeté sur les empires et les civilisations, sur les amants qui s'étaient promis l'éternité et les poètes qui avaient chanté les astres, mais ici, dans le cercle étroit de leurs bras enlacés, il y avait cette vibration sourde, ce frisson organique qui disait que la vie, aussi monstrueuse soit-elle dans ses choix, refusait de s'éteindre tout à fait. Lyra serra Léo un peu plus fort, sentant la structure osseuse de son dos, la fragilité de sa nuque, et elle sut que si elle devait tout recommencer, si elle devait encore une fois assassiner l'univers pour obtenir ce simple instant de chaleur, elle le ferait sans hésiter, avec la même ferveur dévastatrice.

L'Arche d'Éos, quelque part dans les soutes inférieures, contenait les derniers germes d'une humanité endormie, mais pour Lyra, la réalité s'était réduite à ce périmètre de quelques mètres carrés, à cette odeur d'enfant et de lavande, à cette peau qui chauffait

sous ses baisers. Le reste n'était qu'une abstraction, un souvenir de lumière dont elle ne parvenait déjà plus à se rappeler l'éclat, une fiction qu'elle avait brûlée pour que ce petit corps puisse continuer de respirer. Elle resta là, dans l'obscurité protectrice du Nid de Verre, écoutant le seul son qui comptait encore : le battement de cœur de son fils, un bruit de tambour sourd et magnifique qui résonnait comme un défi jeté à la face du vide, une petite musique charnelle qui était désormais la seule prière de ce qui fut autrefois un univers.

FIN

Merci d'avoir lu "Pardonne-moi d'Éteindre les Étoiles"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)